

SUR ETERNITY EXPRESS DE JEAN-MICHEL TRUONG

PAR JEAN-MICHEL LEROY

Il n'y a pas d'Orient à ce monde.
Pascal Quignard, *Rhétorique spéculative.*

C'est un matin de printemps. Vous emmenez vos grands-parents à la gare. Ce ne sera qu'un voyage assez bref, où tout le confort moderne fera vite accepter les désagréments inhérents à la circulation par voie ferroviaire. On se salue, on s'embrasse, chacun prodiguant plus souvent qu'à son tour les *prends soin de toi* — autant de vœux pour ceux qui partent que pour ceux qui restent. *N'oubliez pas vos bagages*, harangue un père de famille à sa belle-mère ! Quelques malles Vuitton sont un peu encombrantes pour le trajet qui s'annonce. Sur le quai il y a beaucoup de têtes grises et, à vrai dire, bien peu de jeunes qui les accompagneraient.

S'embarquent pour une odyssee ferroviaire tous les retraités ayant atteint l'âge auquel la Loi de « délocalisation du troisième âge » (p. 50) les destine à un établissement lointain pour leurs derniers jours. Clifford Estates, résidence de luxe mais économique car située... en Chine.

Le livre s'ouvre sur l'arrivée du train. *Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour / Du tout dernier voyage...* Mais si les stances de *Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France* scandent le livre en autant de chapitres et de parties, les vers de Cendrars sont là aussi comme pour un rappel : un clin d'œil pour le lecteur ; une menace pour les personnages...

Ainsi se retrouve reconstitué, dans un wagon tout confort, un aéroport de personnages divers, que seul leur âge a réunis ici. Direction Vienne, puis Moscou, d'abord. Il y a des bourgeois de droite, identifiables aux malles Vuitton, et pestant contre tout et tous avec le ton supérieur de ceux de leur caste, et des bourgeois de gauche, plus conciliants, anciens antiquaires habitant le Marais. Tous sont des représentants de cette génération bien identifiée depuis qu'elle a reçu un nom formulé d'abord comme apostrophe, pas forcément très amène : les *Boomers*.

Truong présente avec sévérité cette génération qui est la sienne : « C'était la *Bubble Generation*, génération champagne, génération bulles de savon, génération billevesées. N'ayant jamais connu que la prospérité exceptionnelle des "Trente Glorieuses", les baby-boomers étaient parvenus à l'âge adulte fermement convaincus que la croissance économique était un phénomène aussi continu et inéluctable que l'expansion de l'univers, et l'argent une ressource aussi gratuite et inépuisable que l'air qu'ils respiraient. » (p. 42)

C'est ainsi qu'a démarré l'*Eternity Rush*, la course à l'immortalité, avec les théories de cliniques, de thérapies et de cures miraculeuses que pareille chimère implique. De la bulle financière qui avait suivi cet élan d'hybris : « Tout le monde en avait profité. » (p. 47) Et pour en percevoir des détails plus techniques, avec des sources plus récentes, lire par exemple *Une vie sans fin* (Grasset, 2018) de Frédéric Beigbeder, qu'il résume : *Il était hors de question de décéder sans réagir.*

À bord du train, le personnage de Benoît, informaticien présenté comme « de la caste des ingénieurs réseaux, ces vestales sourcilieuses veillant jour et nuit au bon fonctionnement du Net » (p. 70), illustre l'ascension et la chute des petits malins spéculateurs. L'entreprise qu'il a créée dans les années 1990 prétendait accélérer les télécommunications. Sa valorisation boursière avait été jusqu'à trois cent quarante millions... avant que tout ne s'effondre lors d'un funeste Mardi Noir, dix ans avant le temps de l'action qui se situe dans les années 2020.

L'arrêt à Vienne donne à voir le cosmopolitisme qui est la conséquence de l'immigration nécessaire au mode de vie *boomer*. Ainsi : « La faune bigarrée qui encombrait le terminal Centre-Europe du réseau transeuropéen à grande vitesse lui conférait un air de caravansérail. Ouzbeks, Tchétchènes, Ingouches, Tadjiks, Kirghiz, Kazakhs, Ouïgours, Manchous, Chinois du Yunnan, du Hubei et du Guangxi. » (p. 59) Et encore : « Dans cette gare futuriste, l'Occident vieillissant échangeait son sang usé contre celui bouillonnant des Asiates. » (p. 60)

Truong envisage ici que pour faire face au *vieillissement de masse* de générations ayant fait peu d'enfants, marquées qu'elles étaient aussi bien par le *diplôme de masse* que par le *divorce de masse*¹, les classes dirigeantes aient recouru à une *immigration de masse* (le quatrième terme inévitable lors de la conjonction des trois premiers) originaire d'Asie plutôt que d'Afrique, comme c'est le cas dans les années 2020 du réel advenu.

Truong fait tranquillement, sans préjugé, le procès de sa génération, le livre étant aussi une leçon d'économie politique. Spéculations, rêves d'éternité, confort vécu à crédit sur les générations futures. Les lois des mathématiques appliquées à l'homme finissent par trancher : Que faire de ces millions, dizaines de millions de vieillards dont il faudra bien que quelqu'un s'occupe, les solidarités familiales ayant disparu, le bon-vouloir immigré commençant à renâcler... ? Où, mais où trouver la solution à cet insoluble problème pour la superstructure de l'Occident au XXI^{ème} siècle : *que faire du quatrième âge* ?² Et comment faire en sorte qu'il ne grève pas trop le bilan comptable....

Délocalisons ! affirme une voix forte. Tout naturellement, l'Asie, un autre thème cher à Truong, entre en scène ! Et il pose, avec vingt ans d'avance la "question *boomer*" devenue centrale désormais : « Ils étaient à l'âge où, détenant tous les leviers de commande politiques, économiques et médiatiques, l'on décide souverainement du cours des choses pour les autres générations. C'est donc le plus démocratiquement du monde qu'ils entraînent les plus jeunes vers le gouffre. » (p. 45) De ce gouffre les *boomers* se trouvent expédiés au plus lointain Orient, dont le narrateur expose les troubles qu'il envisage pour les Jeux Olympiques de 2008, à venir au moment de la parution du livre. Le ballet vers l'Asie est bien rôdé : aux trains emmenant les *seniors* s'ajoutent les trains emmenant les déchets des Européens, qu'on enterrera au milieu de la steppe après un trajet Global Waste.

Dans cet Orient Express de comédie — le texte est d'abord une sottise —, on aperçoit l'auteur flirter quelque fois avec la métatextualité par quelques excursions extradiégétiques... Néanmoins, comme dans *Le Crime*, des meurtres, des morts. Le lecteur saura assez vite comprendre la nature du poison qui a présidé à ces disparitions.

Ici intervient le personnage central du docteur Jonathan Bronstein, dont la révélation finale du livre confère une ironie macabre au détail de l'identité. Jeune médecin juif audacieux, il fonde une clinique de luxe consacrée au troisième âge. Traitant ses patients comme des vaches à lait, il multiplie sur eux des opérations inutiles mais rentables, jusqu'au jour où le scandale éclate, qui le mènera en prison. Libéré, c'est avec son ami chinois Xuan qu'il collabore à *l'Eternity Express*, et c'est en ses qualités de médecin qu'il accompagne les voyageurs du train où se situe l'action, semblant toujours en savoir un peu plus qu'eux sur le fin mot de l'histoire. Des passagers curieux cherchent à comprendre comment Cliffort Estates peut rester rentable... Une herbe leur répondra. Cendrars encore : *La mort en Mandchourie / Est notre débarcadère / est notre dernier re-paire*.

Que se passe-t-il, quand une société met des gens dans des trains ? *Ita est, senex*.



Jean-Michel Truong, *Eternity Express*, Albin Michel (2003).

¹ Voir dans **HUIS CLOS #1**, printemps 2023, notre article « Le divorce de masse, conséquence du psychologisme ».

² Le thème est à la mode. Je pense ainsi à l'excellent film japonais *Plan 75* (2022) de Chie Hayakawa, Caméra d'Or au Festival de Cannes 2022.



LE SUCCESSEUR DE PIERRE DE JEAN-MICHEL TRUONG APOTHÉOSE DU SANS CONTACT

PAR JEAN-MICHEL LEROY

Commençons par saluer une prescience — ce mot-là du reste conviendrait bien mieux, lorsqu'on a affaire aux bons auteurs, que celui de *science-fiction*, pour désigner ce genre littéraire, dont les classiques du XX^{ème} siècle, au XXI^{ème}, prendront une dimension prophétique de plus en plus effrayante, à mesure qu'elle se vérifiera dans la réalité, dans ce qui en tiendra lieu, dans ce qu'il en restera.

Le Successeur de pierre date de 1999¹ — ultime message du deuxième millénaire au nôtre. C'est des trois romans de Jean-Michel Truong sans nul doute le plus ambitieux, le plus total, le plus visionnaire. *Reproduction interdite* (1989) traite du clonage, qui s'est avéré être une "voie de garage" de la SF — l'hybris scientifique n'a pas vraiment donné suite à ce que des productions culturelles (pensons par exemple au film *The 6th Day* (2000) de Roger Spottiswoode, avec Arnold Schwarzenegger) avaient envisagé à la toute fin du siècle dernier. *Eternity Express* (2003) repose sur une "bonne idée", assurément : la délocalisation du "troisième âge" en Chine, et avait ce mérite d'envisager la question *boomer* avec vingt ans d'avance. Ne dévoilons pas au lecteur le fin mot de ce livre-là, qui mérite d'être découvert en s'y plongeant. Concentrons-nous sur le maître-ouvrage de cet auteur injustement méconnu, au sein de la scène SF française, et qui affirme préférer le terme d'*anticipation* à celui de *science-fiction*.

¹ Toutes les citations proviennent de l'édition de 2018 dans la collection Folio SF, dont la couverture est reproduite ci-dessus.

Dans *Le Successeur de pierre*, Jean-Michel Truong imagine que, suite à une pandémie, la société occidentale a adopté tout à fait la ligne "zéro contact". Les gens vivent toute leur vie enfermés dans des containers, eux-mêmes empilés sous forme de pyramides. La Pyramide, non pas comme horizon mythologique et exotique lointain, ou comme structure symbolique occulte du gouvernement des masses, mais comme forme concrète de l'agglomération des êtres humains, quelque chose en somme d'inédit. Ils se font livrer de la nourriture par des machines et communiquent les uns avec les autres grâce à des écrans. S'organisent sur Internet toutes sortes de salons virtuels, aussi richement aménagés qu'on veut, où apparaissent divers personnages, dissimulés sous autant d'avatars. Le héros, Calvin, a des amis réunis dans un de ces cercles. Au fil du livre, on découvre l'importance première de certains



participants, dont l'un, en Chine, a dirigé son pays. Il s'y trouverait aussi le pape... L'autre aspect du livre porte sur une bulle qu'aurait émise Pierre, le premier pape, et qui se serait perdue dans les confins d'Asie. Elle serait de la première importance pour l'avenir de l'humanité, et ici entre en compte une ambiguïté que ne peut contenir le titre que s'il est en capitales : LE SUCESSEUR DE PIERRE. Envisage-t-on ce qui succède à Pierre, ou ce qui, succédant, se trouve être de pierre... ? La dimension ecclésiastique de l'intrigue, au fur et à mesure que celle-ci se complexifie et se résout, cède le pas à une dimension théologique, cosmique, sur un motif (le document perdu qui explique deux mille ans d'histoire) qu'a familiarisé le *Da Vinci Code* (Dan Brown, 2003, pour le livre ; Ron Howard, 2006, pour le film).

Certains ouvrages classiques de science-fiction laissent le lecteur un peu sur sa faim : comment ? c'est tout ? Je pense ici au cycle *Fondation*, d'Isaac Asimov. Il imagine un réseau d'ordinateurs communiquant entre eux. Bah oui, se dit-on : c'est Internet. Et l'on oublie un peu vite que ces livres datent des années 50, et qu'on doit en partie à leur auteur l'existence réelle de ce qu'il avait imaginé. (Asimov aura contribué aussi bien à Internet, à l'IA — sa *psychohistoire* en est une sorte d'anticipation —, et à la formulation des lois de la robotique...) Cet effet n'a pas entièrement lieu dans le texte qui nous occupe. Certes l'idée de messageries collectives nous est familière, et les formes contemporaines de la communication entre les êtres humains se trouvent être autant de "groupes de discussion", de "salons virtuels", toutes incarnations héritières des "forums" du premier Web, et dont l'auteur a su imaginer les mutations avec, là encore, vingt ans d'avance.

L'avance sur le temps est la caractéristique première de la bonne science-fiction. Précisons tout de suite qu'on pourrait diviser la SF en deux catégories : la *SF spectaculaire* (*Interstellar* ou *Star Wars*) et la *SF spéculative* (Philip K. Dick, Maurice G. Dantec et Truong, donc, parmi moult autres références que les spécialistes se scandaliseront de ne pas voir énumérées ici). L'une est naturellement plutôt visuelle, l'autre souvent ne saurait se passer de l'écrit. Ajoutons encore un élément, qui vient complexifier la nomenclature. Une bonne part des auteurs de SF tirent leurs *visions* de consommations hallucinées, de voyages chimiques, d'extases illégales. L'acide lysergique a fait accoucher Dick de ses univers dystopiques. Dantec raconte dans son *journal* ses propres ingurgitations. De ces pratiques il demeure parfois à l'écrit certaines exagérations de détail, certains délires, certains franchissements d'imagination.

La plume de Truong est plus qu'apothéotique. Son propos, d'autant plus tranchant qu'il est clair. Cette clarté sert la prescience dont je parlais en commençant. Il a saisi la tendance historique à l'œuvre, celle dont l'épisode planétaire « Covid-19 » aura été l'accélérateur autant que le révélateur, et dont lui tirait déjà dans son roman des conclusions absolues : l'apothéose du *sans contact*.

Cette expression est connue depuis qu'elle s'applique au paiement par cartes bancaires, et elle a été proposée, dès son instauration, comme une facilité offerte, un agrément, une solution. Les frayeurs microbiennes l'ont imposée comme un horizon désirable, rassurant. Le *sans contact* dans notre société prospère en bien d'autres domaines, et il est toujours lié à la technologie. La drague se passe de présence physique grâce à Tinder ; les achats se passent de contact visuel ou tactile avec l'objet grâce à Amazon ; la nourriture n'est vue qu'en miniatures et son fumer n'est découvert qu'à la livraison par Uber Eats. Les premières étapes d'une relation entre un employeur et son employé potentiel sont elles aussi dématérialisées par LinkedIn. Ses amis on peut toucher de loin par Facebook. C'est peut-être avec sa propre vie, enfin, qu'on rompt paradoxalement le contact sur Instagram.

Toutes ces facettes sont réunies sur nos *smartphones* mais encore assez indépendantes les unes des autres — chacun utilise plutôt ceci ou cela, pas forcément le tout du bouquet d'immatérialité dont peut disposer chaque Occidental demeurant dans son canapé. Dans *Le Successeur de*



SALAM ANGERS

ACAB

NOR
SOKEN CIES

KU.

2017

FAO

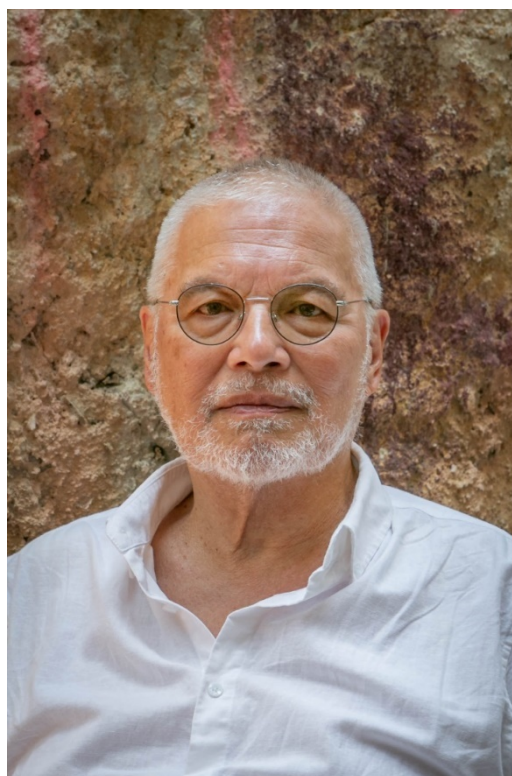


QUE NOUS APPREND LE FUTUR ?

ENTRETIEN AVEC JEAN-MICHEL TRUONG

PAR ROMAIN JOLY & JEAN-MICHEL LEROY

Jean-Michel Truong est né le 16 avril 1950 à Wasselonne (Bas-Rhin), d'une mère d'origine alsacienne et d'un père d'origine vietnamienne. Après des études de psychologie et de philosophie à Strasbourg, il a fondé en 1985 Cognitech, une entreprise spécialisée en intelligence artificielle. Il a forgé le terme de *cognitive*, qu'il définit comme la « discipline scientifique et pratique technique, branche de l'informatique, qui a pour objet l'acquisition et la représentation formelle des connaissances et des modes de raisonnement, en vue de leur simulation à l'aide d'ordinateurs ». Il a vécu en Chine, et est l'auteur d'une demi-douzaine d'ouvrages, essais (*Totalement inhumaine* (2001), *L'homme entre chien et loup* (2008) et *Reprendre. Ni sang, ni dette* (2013)) et romans (*Reproduction interdite* (1988), *Le Successeur de pierre* (1999) et *Eternity Express* (2003)).



HUIS CLOS. — Un jour qu'on vous demandait de recommander un livre (courte interview pour la librairie Mollat en 2015, disponible sur YouTube), vous aviez cité *Les règles pour le parc humain* de Peter Sloterdijk. Pourriez-vous nous expliquer en quoi ce livre vous avait marqué ? Avez-vous ensuite poursuivi la lecture des œuvres de Peter Sloterdijk ?

Jean-Michel Truong. — J'ai rencontré Sloterdijk par hasard, à l'automne 1999. J'étais revenu de Canton, où depuis dix ans je vivais, pour participer à la promo du *Successeur de pierre*. C'était au soir d'une journée au cours de laquelle, flanqué de la directrice littéraire de Denoël et de son attachée de presse, j'avais observé la mise en place de l'ouvrage dans les librairies parisiennes et recueilli les premières impressions des vendeurs — je vous parle d'un temps que les jeunes auteurs ne peuvent pas connaître. Les choses s'annonçaient bien.

Stratégiquement exposé à côté de la caisse de La Hune, un opuscule des éditions Mille et Une Nuits m'avait fait signe — *Règles pour le parc humain*. De qui diable cet inconnu au nom imprononçable suggérait-il que nous étions le bétail ? Je cherchais l'incipit « *Comme l'a révélé un jour Jean-Paul, les livres sont de grosses lettres adressées aux amis...* » Intrigué, je pris cavalièrement congé de mes duègnes et m'attablai à la terrasse des Deux Magots. Quatre expressos et cinquante-huit pages plus loin, je savais que j'avais trouvé un compagnon pour la vie.

Avec le recul, je me dis que cette rencontre n'avait rien de fortuit, mais que tout ce que j'avais fait jusque-là y conduisait inexorablement. Les chercheurs, les grands lecteurs, attestent tous de ce phénomène. Ils chinent à la bibliothèque, fourragent dans les bacs d'un bouquiniste, maraudent dans les travées d'une librairie, sans intention précise, en état de libre attention flottante, quand soudain, « à l'insu de leur plein gré », un volume se love entre leurs doigts, une quatrième de couv' quémande un coup d'œil, un paragraphe, une formule accaparent leur attention, et c'est l'illumination. Sous l'effet de cette semence providentielle, la bouillasse glauque d'intuitions dont ils échouaient, parfois depuis des années, à extraire le sens, précipite. Une structure, un paysage s'esquissent, une possibilité d'ordre émerge de l'apparent chaos. Pour ce qui est de Sloterdijk, les mots qui scellèrent notre amitié furent, à la dernière page des *Règles...* « *l'être humain n'existe pas, mais [...] doit se produire lui-même dans une querelle permanente autour de son être non-déterminé.* »

Quinze ans auparavant, à la barre de Cognitech, première entreprise européenne

spécialisée en intelligence artificielle, j'avais eu maintes occasions de prendre conscience de l'autonomisation progressive des objets : nos programmeurs ne dotaient-ils pas tous les jours leurs machines de silicium de capacités de raisonner et de se comporter intelligemment ? L'absence de toute supervision humaine ? Chaque nouveau progrès des ingénieurs battait en brèche la distinction sur laquelle Heidegger tenta de fonder l'exception humaine — *la pierre est sans monde, l'animal est pauvre en monde, l'homme est formateur de monde (weltbildend)*. En vérité, je commençais à soupçonner que de la pierre inerte à l'homme existait une communication. Le Minéral, l'Animal, l'Humain n'étaient pas des îles irrémédiablement séparées par des profondeurs abyssales. Il suffisait que les eaux se retirent pour que se révèle un socle commun, et qu'on réalise qu'ils n'étaient que des plis à la surface d'un même continent, que des instants au cours d'une longue histoire.

Mes études d'éthologie animale auprès de Philippe Ropartz à l'université de Strasbourg m'avaient déjà accoutumé à l'idée d'un large plateau commun aux animaux et aux humains : l'illusion d'une séparation n'était que la résultante de la rareté des observations en milieu naturel. On élevait trois singes dans des cages, en interaction constante avec leurs soigneurs et, de ce qu'on voyait, on tirait des conclusions définitives sur une supposée *nature* animale. Ils n'étaient « pauvres en monde » que parce qu'on les incarcérait dans un monde indigent. Quant au chemin qui possiblement conduisait de la matière inerte à l'organisme vivant, j'avais lu Cairn-Smith, *Seven Clues to the Origin of Life*, et m'accordais avec Teilhard de Chardin, déplorant, dans une lettre de 1952 à son ami le père Leroy « *... si le Pape paraît être ému de l'immensité de l'Espace, il ne semble en revanche avoir aucun sens de son éfrayante et admirable Organicité.* » Je n'étais pas loin de reconnaître que le minéral — la pierre du *Successeur de pierre* — n'était que de la matière en attente de conscientisation. Conscience et intelligence, dont l'ontologie classique avait voulu faire l'apanage de l'humain, étaient des propriétés de la matière qui émergeaient à des stades différents d'organisation de cette dernière. On pouvait ainsi parler de matière en phase inerte, en phase vivante et en phase intelligente, comme on parle d'eau en phase gazeuse, liquide ou solide. En ouvrant cet opuscule providentiel à la terrasse des Deux Magots, j'étais donc comme un champ longuement travaillé prêt à accueillir la rosée.

Quelques mois plus tard — ayant repris le cours de mes affaires chinoises — sur une table de la librairie de l'Ambassade de France à Pékin, je tombai sur un second courrier de mon nouvel ami, *La Domestication de l'Être*, où il

